



Figures de femmes dans l'Orient chrétien

4 décembre 2011
Journée de la Règle d'Or

Avec l'Action Chrétienne en Orient service protestant de mission au Liban, en Syrie, en Iran, en Egypte, en Arménie depuis 1922



A Zahle au Liban.

La journée annuelle de la Règle d'or

Deuxième dimanche de l'Avent
4 décembre 2011

« Tout ce que vous voulez
que les gens fassent pour vous,
faites-le vous-mêmes pour eux ! »

Le Christ dans Matthieu 7, 12



A Karaba en Syrie.



A Téhéran en Iran.



Au Caire en Egypte.

Le Levant n° 100 | 82^e année: journal annuel de l'Action Chrétienne en Orient, 7 rue du Général Offenstein, 67000 Strasbourg |

+33 (0)3 88 40 27 98 | aco.france@gmail.com | www.aco-fr.org | CCP: 135 36 Y Strasbourg.

Correspondant en Suisse: DM-échange et mission, Chemin des Cèdres 5, CH 1004 Lausanne +41216437373 | secretariat@dmr.ch | www.dmr.ch.

Directeur de la publication: Albert Huber | **Equipe de rédaction:** Albert Huber, Sylviane Pittet, Marc Schoeni, Thomas Wild.

Collaborateurs pour ce numéro: Agathe Douay, Pierre Prigent, Ernest Reichert, Bernadette Sauvaget.

Maquette, imprimeur, dépôt légal: Serge Bitsch | Valblor | 4^e trimestre 2011.

Couvertures: page 1: jeune femme palestinienne à Bethléem | page 24: église copte orthodoxe de la Vierge Marie et de Saint-Simon le Tanneur au Mokattam, le village des chiffonniers de Sœur Emmanuelle au Caire.

Photos: Albert Huber, pages 7 et 8: archives ACO, pages 10, 12: document remis, pages 16, 17, 20: Thomas Wild, page 21: Agathe Douay

Abonnement 2011: Le Levant, annuel: 4 € | Eglise Missionnaire, trimestriel avec un dossier ACO: 5 € [2,50 € à partir de 10 exemplaires]

Acte de résistance, acte de foi

Dans toute aventure, il y a de la transgression. Et pour changer le monde, il faut le bousculer. Les femmes que ce numéro du Levant invite à découvrir et à rencontrer ont ce trait en commun, le désir de changer le monde, au quotidien ou au cœur du combat politique. Ce sont des femmes d'audace et de courage. Ce sont aussi des femmes de convictions et d'engagement. Elles se lèvent contre les codes établis, résistent à l'oppression et à la violence, bataillent pour ouvrir des horizons d'espérance et conquérir à la liberté, de nouveaux territoires.

Grande pionnière de l'Action chrétienne en Orient, au début du XX^e siècle, la mythique Miss Bull, vola à Alep en Syrie, au secours des Arméniens rescapés du génocide. Elle ouvrit une usine de tissage pour les hommes et un atelier de couture pour les femmes, fit construire des maisons. Il lui fallut sûrement une énergie à renverser les montagnes et... un solide tempérament d'aventurière. L'histoire de Miss Bull force le respect et l'admiration.

Chacune à leur manière, les femmes dont il est question ici forcent, elles aussi, le respect et l'admiration. Elles nous rappellent d'abord à l'essentiel. Malgré ces temps de crise et de désespérance, nous, en Occident, disposons d'un bien précieux : la liberté de penser, de circuler, d'agir, de croire... « Les jeunes européens vivent plus tranquillement que nous et je crois qu'ils ne peuvent pas comprendre les chrétiens du Moyen Orient », confie, en quelques simples mots, l'iranienne Hannibela. En

Iran, la jeune femme redoute ne pas pouvoir trouver de travail, de ne pas pouvoir non plus y construire sa vie de famille.

La tentation de l'exil est forte. Qui pourrait en juger ? L'Orient, berceau du christianisme, se vide de ces communautés chrétiennes autant pour ses motifs économiques que politiques. Rester est déjà un acte de résistance. « Il serait facile de conclure ainsi : ils ont tué mon mari ; je laisse tout et je pars », avance, dans ce numéro, Rakel Dink, l'épouse du journaliste arménien Hrant Dink, assassiné en 2007. Comme Tamar Karasu, responsable de la société biblique, elle n'a pas quitté la Turquie, faisant face aux feux jamais éteints de la violence. Parce que, pour l'une et l'autre, il s'agit de construire un avenir, ouvert vers d'autres possibles. Acte de résistance et acte de foi...

En 2001, les sanglants attentats du 11 septembre inauguraient tragiquement la décennie. Éclos en Tunisie, le « printemps arabe » est sans doute l'événement inaugural des années 2010. Les peuples tunisien, égyptien, syrien ou libyen ont entrepris de renverser l'ordre établi des dictatures, ouvrant un nouvel horizon de libertés. Héroïnes anonymes, les femmes, surtout en Tunisie, ont pris leur part dans ce combat. Mais l'avenir demeure incertain. Et, sans doute, ce sont les femmes aussi qui perdront le plus si les aspirations démocratiques ne pouvaient se concrétiser.

BERNADETTE SAUVAGET

chef de rubrique religions, Réforme





Dans un quartier populaire de Gumri en Arménie aujourd'hui... «...Eve, notre mère à tous.»

Une histoire merveilleuse Une, deux, trois...

LES ESPRITS FORTS DISENT VOLONTIERS QUE LA BIBLE N'EST QU'UN RECUEIL DE CONTES DE BONNES FEMMES. JE VAIS LES PRENDRE AU MOT ET VOUS RACONTER L'HISTOIRE DE TROIS FEMMES. ELLES NE VOUS SONT PAS INCONNUES, TOUT AU MOINS POUR LES DEUX PREMIÈRES, MAIS PEUT-ÊTRE N'AVEZ-VOUS PAS DISCERNÉ LE LIEN MYSTÉRIeux QUI FAIT QUE CES TROIS HISTOIRES N'EN SONT EN RÉALITÉ QU'UNE SEULE. ET SI JE N'AVAIS PAS CRAINT DE VOUS LASSER DÈS LE TITRE, JE L'AURAIS AINSI FORMULÉ : TROIS FEMMES, DIEU, LE MESSIE ET SATAN.

La première femme de l'ancienne alliance

Elle était seule avec son compagnon. Souvent elle était seule avec elle même. Mais on n'est jamais seul. On entend toujours des voix étrangères, ne serait-ce que la voix du créateur. Il se préoccupait de ses créations et leur indiquait le bon chemin. C'était donc un commandement.

Et voilà! Eve, *vous l'aviez reconnue, est* en face d'une volonté étrangère, une loi qui vient d'au-dessus d'elle. Ça la dérange, *la gêne* et *finalement* l'irrite. Son mot d'ordre est déjà : *ni dévoyée, ni soumise*. Elle découvre en elle des envies, des ambitions, des désirs, des appétits et des soifs. Elle ne sait pas encore les nommer, pour cela elle a devant elle les siècles des siècles. Mais elle sait, de science certaine, que c'est là ce qu'elle veut. C'est un impératif *absolu* et qui *donc* s'impose à tous, Adam y compris.

Face à cette force obscure, ni Eve ni Adam ne font le poids. Ecoutez comment ils argumentent :

- Dieu a ordonné, il faut lui obéir!

- Oui, mais est-on vraiment certain que c'est bien là ce que Dieu a voulu? Ils nous a créés, notre nature est son œuvre, elle sait donc ce qui est bon pour nous, *ce qui nous satisfait*, ce qui nous fait plaisir. En conséquence, il nous faut suivre nos penchants!

Et, ce disant, Eve se penche vers son miroir qui, sans réfléchir, lui dit qu'elle a raison. *Ce bonheur désiré, ajoute-t-il, tu le vaux bien!*

C'est une logique imparable! Adam est convaincu. D'autant qu'il a plaisir à écouter cette voix, car ne nous y trompons pas, si la faute est celle d'Eve, elle est fondamentalement celle de l'humanité.

L'apôtre Paul l'a bien dit: Par un seul homme le péché est entré dans le monde (Rm 5,12). Un seul homme : qu'il soit mâle ou femelle ne change rien.

C'est l'histoire de l'humanité qui nous est racontée là. L'histoire de ses tout débuts, celle qui éclaire l'histoire de tous les hommes et la nôtre aussi.

Le péché! Paul emploie les grands mots, car c'est le plus grand mal! Le péché n'est pas ce qu'on raconte souvent en le mettant au pluriel pour le minimiser, *pour le dévaluer*. Eve est notre mère à tous. En Adam nous nous reconnaissons. Quand ils se sont préférés à leur Dieu, nous étions avec eux. L'histoire donc commence mal et l'on se met à soupirer après un heureux dénouement *que l'on espère... désespérément*.

En attendant nos deux personnages ne dorment pas tranquilles. Ils ne sont plus si sûrs d'avoir raison de suivre leurs inclinations plutôt que la volonté de Dieu. Ils finissent même par craindre le contraire. Ils se voient tels qu'ils sont et non plus tels qu'ils voudraient être. Ils se voient seuls dans le monde, *dans un univers qui n'a plus rien de paradisiaque*, fragiles et



inquiets. Ils ont peur de tout, parce qu'ils ont peur d'eux-mêmes que Dieu voit.

Mais justement, il ne les voit plus car ils se cachent. Ils ont voulu tout avoir? Eh bien, ils l'ont et même la connaissance. Et la connaissance est amère. *Il n'y a pas de quoi être fier!*

Alors Dieu les appelle. Il sait tout, il n'ignore personne: Où êtes-vous, mes enfants?

- Nous sommes là, répondent-ils, nous avons honte, nous n'osons plus venir à toi!

- Ah, dit le Seigneur, vous avez inventé la peur de Dieu parce que vous avez voulu vous passer de lui!

L'affaire est mal partie. Elle affecte, *elle infecte* même les relations entre eux. Ecoutez comment ils racontent l'histoire: C'est cette femme, dit Adam, cette femme que tu m'as imposée comme compagne. Eve en rajoute: C'est le serpent!

Alors Dieu parle: Vous avez écouté les voix qui viennent d'en bas où elles rampent au raz de terre? Eh bien vous aurez à lutter, à mort, contre cette force d'en bas. *La guerre sera sans merci, vous risquerez votre vie.* Tout vous sera pénible et même de donner la vie et même de survivre car il faudra arracher à la terre le pain de chaque jour et c'est cette terre qui vous reprendra au terme de vos jours.

Maintenant écoutons bien comment les premières générations chrétiennes ont entendu dans l'histoire un espoir inattendu: quand Dieu dit à la femme

qu'elle écrasera du talon la tête du serpent, en traduisant l'hébreu en grec pour que tous les fidèles comprennent, on a lu que ce n'était pas elle (Eve), mais lui (le messie issu de sa descendance) qui remporterait la victoire.

Je vous l'avais bien dit: dans ce drame, il y a quatre partenaires: Dieu, la femme, Satan et le messie, fils de la femme.

C'était l'ancienne alliance, voici la nouvelle, le dénouement. Tout va s'éclairer. Mais à ce moment de mon récit je suis embarrassé: c'est qu'il y a, dans le NT, deux manières de raconter la suite, selon qu'on lit le début de l'évangile ou la fin de la révélation, c'est-à-dire l'Apocalypse.

La première femme de la nouvelle alliance

Commençons au commencement, comme commence la Genèse, comme commence l'évangile de Jean: Au commencement Dieu... et Jean poursuit en annonçant la venue de Jésus, le messie du Seigneur.

Mais tout au début, quand Jésus n'est pas encore né, il y a Marie. Marie qu'un ange vient visiter de la part de Dieu pour lui annoncer qu'elle accueillera l'ultime manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes: celui que les prophètes avaient annoncé, le messie attendu pour accomplir l'histoire jusqu'ici ●●●

Baptême luthérien à Bethléem aujourd'hui...
«...Nous sommes profondément touchés par la vision de l'enfant couché sur la paille.»



A l'entrée de la cathédrale copte orthodoxe du Caire aujourd'hui...
«...Ce peuple-là, cette femme-là, est bien de la même famille que Marie.»

●●● tellement imparfaite. D'après l'évangile de Luc, l'ange n'a rien dit de plus, mais nous comprenons, comme Marie l'a compris, que c'est *un appel*, une question: voici, dit l'ange, ce que Dieu veut faire. C'est le salut du monde. Il veut entrer dans le monde et c'est à toi, Marie, de le lui permettre.

Et, pour la première fois dans l'histoire des hommes, c'est une femme qui dit oui à Dieu et l'évangile va éclore sur la terre. C'est par la contestation de la première femme que s'était creusé un gouffre entre les hommes et Dieu, c'est par l'acceptation d'une femme de la nouvelle alliance que le gouffre se comble. Au doute succède la foi, à la défiance malheureuse le bonheur de marcher avec Dieu. C'est un nouveau commencement et c'est l'achèvement.

Pourtant non, à bien regarder la symétrie reste imparfaite car l'achèvement ne reprend pas tous les termes du commencement: vous vous souvenez: au commencement il y avait Dieu, la femme, le messie promis et Satan. Or, ce dernier n'apparaît plus dans le récit de l'annonciation à Marie, ni dans le récit de Noël. Or cela doit être le moment de sa défaite.

Arrêtons-nous pour réfléchir: nous aimons tous, d'un amour attendri, le récit de Noël. Nous sommes profondément touchés par la jeune Marie, par l'étoile des mages, les visions des bergers et l'âne et le bœuf et l'enfant couché sur la paille. C'est vrai et il n'y a nul mal à cela: *c'est la célébration de la naissance de l'évangile dans le monde des hommes*. Mais ce n'est encore que le prologue. Deux évangiles seulement ont tenu à commencer en racontant cela. Les deux autres (Marc et Jean) ont estimé que la vie de Jésus, son enseignement, son *action*, sa mort et sa résurrection suffi-

saient pour faire entendre la bonne nouvelle. Paul ne voulait connaître que le Christ et le Christ crucifié! Noël lui a semblé de peu de poids en face du message de Pâques. Et la raison est évidente: c'est qu'à Noël il manque un des quatre partenaires qui est pourtant bien redoutable.

La dernière femme de la nouvelle alliance

Pour entendre tout l'évangile caché dans l'histoire de ces femmes il faut lire jusqu'au bout. Jusqu'au chapitre 12 de l'Apocalypse. C'est une vision grandiose d'une mystérieuse splendeur: une femme apparaît dans une gloire astrale. Elle met au monde un fils qui vient, *précise le texte*, accomplir la prophétie messianique du Psaume 2: il va mener paître toutes les nations. Satan, le serpent des origines, veut dévorer le messie, mais Dieu intervient et l'enlève jusqu'à son trône céleste: c'est la victoire du Christ, c'est la défaite du diable. Vous avez compris tout ce qu'il y a à comprendre: malgré les entreprises de l'ennemi, le Christ est vivant, il est auprès de Dieu. La vision concerne donc la naissance du premier homme nouveau, le ressuscité, élevé à la droite de Dieu. Reste le grand mystère: quelle est cette femme, mère du messie ressuscité?

Rien n'invite à identifier cette femme céleste à Marie. Mais souvent les prophètes de l'Ancien Testament ont employé l'image d'une femme pour désigner le peuple de Dieu et *quand ils parlent de la fin*, ils parent volontiers cette femme d'une gloire céleste. Pour les premiers chrétiens, le peuple de Dieu, c'est l'église. Mais l'église, mère du ressuscité, c'est tout à fait incroyable!

Avant de décider, écoutez cette question: comment le Christ ressuscité va-t-il trouver une place sur la terre des hommes? Par le témoignage des disciples, par leur foi, par la foi de la première église qui met au monde le premier des hommes que Satan ne peut plus dominer, *ni même séduire*. C'est dans notre monde que le peuple de croyants atteste la réalité de la victoire sur le grand ennemi. Ce peuple-là, cette femme-là, est bien de la même famille que Marie. Eve avait claqué la porte devant son créateur, Marie l'a rouverte. Le messie est venu, il a été dans le monde le premier homme de la nouvelle création. Satan n'a pu l'empêcher: le messie, fils de la femme, a pour Dieu remporté la victoire. C'est là tout l'évangile, c'est la bonne nouvelle, la révélation biblique depuis les origines jusqu'à l'achèvement, jusqu'à nous. Ces trois femmes nous l'annoncent. Écoutons-les.

PIERRE PRIGENT

professeur de théologie en langues bibliques

Les premières envoyées de l'ACO

Des femmes discrètes et efficaces

L'ON DIT QU'EN ORIENT, SOUVENT, LES HOMMES OCCUPENT LE DEVANT DE LA SCÈNE MAIS QUE, DANS L'OMBRE ET AVEC EFFICACITÉ, CE SONT LES FEMMES QUI DÉCIDENT. LES PIONNIÈRES DE L'ACO N'ONT PAS DÉROGÉ À CETTE RÈGLE. DANS LA DISCRÉTION ET AVEC TÉNACITÉ, ELLES ONT MARQUÉ EGLISES ET SOCIÉTÉ DE LEUR EMPREINTE.

La première et la plus mythique sans doute fut celle que tout le monde appelait *Mayrig** *Miss Bull*. Des dizaines d'années après son départ d'Alep, j'ai voulu vérifier si la légende disait vrai. J'ai donc hélé un taxi et lui ai donné comme seule indication de destination Miss Bull. Le chauffeur m'a envoyé un grand sourire et conduit là où je voulais aller, au Centre «Eglise du Christ». Il est vrai que j'étais tombé sur un Arménien, mais tout de même...

Mayrig Miss Bull (1887-1981)

Née Estonienne sous souveraineté russe, Hedwig Bull est envoyée en 1911 à Marache en Turquie, un diplôme de pédagogie en poche et le désir de servir le Christ chevillé au corps. Durant les massacres, elle enseigne dans deux orphelinats arméniens. Après la guerre, la mission allemande qui l'avait envoyée est devenue indésirable en Cilicie sous contrôle français. Elle-même aurait pu rester, mais que faire seule ?

Une nouvelle porte s'ouvre alors avec la création, en 1922 en Alsace redevenue française, de l'*Action Chrétienne en Orient*. Ses deux premières envoyées sont des femmes, et Miss Bull est l'une d'elles. Déjà bien connue sur le terrain, maîtrisant l'arménien, le turc, le français, l'anglais, l'allemand et le russe, elle déploiera une énergie extraordinaire. Pour les hom-



Anne-Marie Beck-Tartar (1909-2003)
à Alep en Syrie en 1950.

mes, elle crée une usine de tissage, pour les femmes un atelier de couture, et les installe dans deux immeubles qu'elle fait construire. Convaincue qu'il vaut mieux permettre aux gens de se prendre en main que d'être d'éternels assistés, elle permet à des centaines d'hommes et de femmes de retrouver une dignité. Pour les enfants, elle invente une colonie de vacances et leur trouve des bourses d'étude. Pour les familles d'un quartier d'Alep promis à la destruction, elle obtient de la municipalité un grand terrain dûment cadastré où elles pourront construire de vraies maisons. Elle réussit même à y faire venir l'eau courante, et avec la Suissesse Alice Humbert-Droz envoyée avec elle en 1922, ouvre un dispensaire qui existe toujours.

Plus tard, elle ouvrira et dirigera plusieurs écoles. Durant 40 ans, elle sème l'espoir et la vie. A 94 ans, elle aura tout oublié, sauf l'arménien. ●●●

(*) *Mayrig*: Mère, en arménien.

A droite : Héléne Hartmann (1919-2005) à Zahle au Liban en 1970.



Anne-Marie Beck-Tartar (1909-2003)

●●● Collaboratrice à Alep de Miss Bull, celle qui avait d'abord enseigné à Niederbronn-les-Bains fera de même à Hassaké en Mésopotamie syrienne. Elle aussi sera appelée Mère par les jeunes qu'elle marque de son empreinte. L'un d'eux écrira après son décès : *« Sous les apparences d'une missionnaire à l'ancienne avec tous les attributs d'une Eglise rigide et légaliste, elle a su encourager comme personne d'autre les jeunes fous pour le Seigneur que nous étions ».*

Interpellée par le Christ à 29 ans, A-M. Beck commence par apprendre l'arabe à Jérusalem à la veille de la 2ème guerre mondiale. Plus tard, elle apprend l'arménien à Alep et partage sa foi avec les uns et les autres. Elle épouse le prédicateur syrien Elie Tartar. A son retour en Alsace en 1975, c'est avec les nouveaux arrivants turcs qu'elle poursuivra son service. Inlassablement, à temps et à contretemps. A Alep, on ne l'a pas oubliée.

Héléne Hartmann (1919-2005)

Son appel à elle aussi est d'une simplicité désarmante : *« En 1944, j'ai vu dans le bulletin de l'ACO suisse un appel pour une institutrice à Hassaké. J'ai compris que c'était pour moi ».* Ce n'est qu'en 1948 qu'elle pourra partir, et c'est Miss Bull qui l'accueille au port de Beyrouth et l'accompagne à Alep. Elle y apprend l'arabe, mais ne pourra jamais rejoindre Hassaké devenue zone militaire interdite. Elle ouvre alors un jardin d'enfants au siège de la mission à Alep, mais est expulsée de Syrie.

Enfants défavorisés au centre social « Eglise du Christ » à Alep en Syrie, berceau de l'ACO, dans les années 1950.



Comme souvent dans l'histoire des missions, ce revers permet de nouvelles entreprises auxquelles personne n'avait songé auparavant : un travail dans le cadre de l'Eglise évangélique arabe au Liban. Ce sont d'abord des réunions pour femmes, puis aussi pour enfants, puis aussi pour jeunes, au point qu'il faut envoyer de nouvelles collaboratrices. Après 16 ans, il en sort un Centre de formation pour jeunes filles, à Saghbine puis à Zahle dans la Bekaa. Mais en 1975 la guerre éclate. En décembre 1980, le nouveau Centre est au milieu des combats. Un jour une roquette traverse une chambre, des miliciens s'installent au rez-de-chaussée... Il faut arrêter, mais le Centre trouvera un nouvel usage plus tard, au service de l'Eglise. La semence n'était pas perdue. Elle a levé là où le vent l'a portée.

Alice Ulmer (1911-1998)

C'est en 1955 au presbytère de Steinseltz dans le nord de l'Alsace que cette enseignante et dentellière suisse est remarquée par Miss Bull, jeune retraitée de passage. *« Qui va s'occuper des femmes arméniennes à Alep ? »* se soucie celle-ci à haute voix. – *« Voilà Mlle Ullmer, elle pourrait y aller »*, suggère la pasteure Bertsch. *« Mais j'ai plus de 40 ans, je ne connais pas l'Orient, je n'arriverai plus à apprendre une nouvelle langue... »*. Rien n'y fait. Le pasteur Berron, fondateur de l'ACO, se laisse convaincre, le comité aussi, et Mlle Ulmer accepte. A Alep, elle apprend l'arménien, enseigne dans les camps de réfugiés, visite les familles puis, après avoir été expulsée de Syrie elle aussi, organise des réunions bibliques pour femmes et enfants à Beyrouth, Aïnjar et ailleurs au Liban. Elle qui avait tant hésité à partir finit par reconnaître : *« Ces 21 ans étaient la meilleure période de ma vie. J'y repense avec une grande reconnaissance ».*

Et bien des autres...

Il faudrait nommer bien d'autres encore, d'Europe et d'Orient : Marie Steyger de Cleebourg, Cathy Ostermann de Wangen, Héléne Maurer..., et Nans Groeneveld qui est restée 33 ans au Proche-Orient et y retourne encore. Elles ont toutes beaucoup donné, et ont reçu bien davantage.

ERNEST REICHERT
ancien directeur de l'ACO

Dr Mary Mikhael, théologienne Madame la présidente

ELLE ACHÈVE SON MANDAT DE PRÉSIDENTE DE LA NEAR EAST SCHOOL OF THEOLOGY - ECOLE DE THÉOLOGIE DU PROCHE-ORIENT - AU CŒUR DE BEYROUTH : UNE PRÉSIDENTE FÉMININE HORS DU COMMUN DANS LES PAYS DU LEVANT. LE DOCTEUR MARY MIKHAEL CONFIE SA FERME CONVICTION DE FEMME ORIENTALE CHRÉTIENNE.



Mon itinéraire de femme

Mon itinéraire a débuté en relation avec l'Eglise. Je suis née dans une famille grecque-orthodoxe dans un petit village syrien. Les rassemblements réguliers de l'Eglise étaient les événements les plus excitants pour nous les enfants, quand on nous permettait d'assister le prêtre. Un jour, j'étais avec un groupe de garçons de mon âge, et le prêtre n'a pas accepté ma participation et ne m'a pas permis de pénétrer derrière l'iconostase*, alors que les garçons le pouvaient. C'est alors que j'ai commencé à saisir qu'on me refusait injustement le droit de faire ce que j'aimais vraiment faire : servir dans la liturgie de l'Eglise. Un jour, dans un acte de rébellion, j'ai pénétré en secret derrière l'iconostase, et là j'ai pris la décision que personne ne pourrait me refuser de pénétrer dans ce lieu saint, quoi qu'il arrive. Plus tard, j'ai été initiée à la Bible par le récit de la crucifixion que l'on m'a lu de force. A l'intérieur de moi, une autre décision a été prise en secret : découvrir qui était ce Jésus si étrange qui, du haut de la croix, annonçait le pardon à ceux qui criaient « *Crucifie-le, crucifie-le !* » C'est ainsi que mon itinéraire avec la Bible a débuté, et depuis lors, je suis captive, cherchant à connaître le Christ et à découvrir le mystère de son don de soi, de son pardon.

Mes convictions de chrétienne

Dans ma faiblesse de femme, ce Jésus qui pardonne m'a aidée à comprendre que le Dieu tout-puissant inclut tout le monde dans son amour ; par Jésus, par tout ce qu'il a dit et fait, il a fourni à chaque être humain, à titre égal, l'occasion d'avoir la foi et d'être

humain au plein sens du terme, appelé à servir dans l'Eglise. Dieu transforme et transcende toutes les habitudes culturelles ; les règles humaines peuvent être transgressées pour répondre à l'appel de Dieu. Ainsi, les femmes chrétiennes ne doivent pas se laisser décourager par les règles culturelles, et elles doivent utiliser pour le service tous les talents que Dieu leur a donnés. En tant que femme chrétienne, j'ai eu l'expérience d'être incluse dans un service joyeux de l'Eglise.

Mes espoirs et craintes au quotidien

Mes espoirs et mes craintes sont, aujourd'hui comme hier, réels et nombreux. Mon espoir, c'est que l'Eglise soit capable de transformer la culture plutôt que d'être à ses ordres. Mon espoir, c'est que les femmes chrétiennes n'abandonnent pas leur recherche du Christ et, en lui, de leur libération et de leur accomplissement. Les femmes chrétiennes au Moyen-Orient ont les mêmes luttes que les femmes dans le monde entier, mais à cause de notre histoire, de notre géographie, de la pluralité religieuse, de l'instabilité politique, de la violence continue qui, souvent, aboutit à la perte de la vie, nous buvons la coupe à répétition. Malgré tout, notre recherche du Christ, de sa volonté et du chemin qu'il ouvre, doit continuer.

Mary Mikhael. « *Notre histoire, notre géographie, notre pluralité religieuse, notre instabilité politique, la violence continue qui, souvent, aboutit à la perte de la vie, nous font boire la coupe à répétition.* »

PROPOS RECUEILLIS PAR MARC SCHOENI

(*) Paroi ornée d'icônes, derrière laquelle se trouve l'autel dans les églises orthodoxes.



Najla Kassab. « Ce qui arrive aujourd'hui en Syrie, en Egypte, en Irak et ailleurs ajoute à la confusion. Les gens ont peur de la fragmentation et des divisions, même à l'intérieur d'une même religion. »

Najla Kassab

Le credo d'une battante

PRÉDICATRICE, DIRECTRICE DE LA DIVISION D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE SON EGLISE PRESBYTÉRIENNE DE SYRIE ET DU LIBAN, MEMBRE DU COMITÉ EXÉCUTIF DE LA COMMUNION MONDIALE DES EGLISES RÉFORMÉES... NAJLA KASSAB NE RECULE DEVANT AUCUN ENGAGEMENT AU SEIN DE SON EGLISE LOCALE.

Je suis née à Zahle, une petite ville de la Bekaa au Liban. Mon père, professeur de maths, était ancien dans l'Eglise presbytérienne locale. Ma mère a travaillé comme enseignante jusqu'à la naissance des enfants – quatre filles, un garçon. Nous avons été élevés différemment de nos voisins. Mon père ne faisait aucune discrimination entre garçons et filles, nous laissant tous grandir dans la liberté et la responsabilité. Cela m'a donné confiance en moi pour prendre des décisions. Le modèle présenté par mes parents a façonné ma perception de ce que je suis en tant que femme.

Au sein d'une société patriarcale, j'ai été élevée de manière non patriarcale. J'ai pu me réjouir que Dieu m'ait créée fille, et découvrir comment il pouvait m'utiliser dans son Eglise. J'ai été active dans le groupe de jeunes, puis à l'école du dimanche. Ma vocation à servir l'Eglise est devenue de plus en plus claire. Je me suis inscrite à la Near East School of Theology (NEST) en éducation chrétienne.

Au séminaire de la NEST, j'ai découvert un monde où les lignes de démarcation entre hommes et femmes étaient soigneusement tracées : aux femmes les corvées « féminines », aux hommes les travaux « virils ». Le cursus de Master of Divinity (préparant au ministère pastoral) n'était pas ouvert aux femmes à la NEST, à l'époque. Dieu merci, ce n'est plus le cas aujourd'hui ! D'où ma décision de quitter le Liban pour étudier aux USA, à Princeton Theological Seminary. Malgré les bonnes expériences que j'ai vécues à la NEST, il fallait que je conteste le système.

A Princeton, j'ai été exposée à une nouvelle compréhension du ministère et aux nouveaux rôles que les femmes peuvent avoir dans la vie de l'Eglise. Je me rappelle ma surprise la première fois que j'ai vu une femme qui baptisait un enfant : je n'ai pas vraiment apprécié. Puis j'ai appris à me réjouir des talents des femmes dans l'Eglise, et au travers de mes stages pratiques, j'ai découvert les bénédictions que Dieu donne à l'Eglise par les femmes. Quand j'ai achevé mes études à Princeton, les gens voulaient que je sois consacrée pasteure avant de retourner au pays, mais j'ai refusé. J'ai insisté que si je devais être consacrée un jour, ce serait au sein de mon peuple.

C'est ainsi que je suis revenue au Liban. On m'a assigné la fonction de directrice de la division d'éducation chrétienne du Synode Evangélique National de Syrie et du Liban – presbytérien –. J'ai entamé mon travail avec joie, mais ensuite, j'ai demandé à l'Eglise, dans quelle catégorie on me rangeait : avec les pasteurs ou avec les secrétaires ? Après un débat difficile, l'Eglise a décidé de m'octroyer une licence de prédicatrice, un premier pas vers la consécration. Quand le conseil a voté dans ce sens, un pasteur a menacé de quitter l'Eglise. Il y a renoncé quand il a vu que l'Eglise ne reviendrait pas en arrière. Je suis prédicatrice depuis 2003, et à présent nous sommes quatre prédicatrices. Aucune femme n'a encore été consacrée, mais une prédicatrice a la charge pastorale d'une paroisse.

Comme chrétienne née au milieu des conflits, **je crois que l'Eglise au Moyen-Orient est appelée à présenter un modèle de réconciliation.** Il ne s'agit pas seulement de parler de réconciliation, mais de la vivre. L'Eglise est là pour appeler les gens à être réconciliés avec Dieu et les uns avec les autres : hommes et femmes, pauvres et riches, jeunes et vieux, chrétiens et non chrétiens. Parce que la réconciliation entre Dieu et l'humanité est devenue effective par la croix, c'est pour nous un embarras chaque fois que nous ne vivons pas à la hauteur du modèle de réconciliation présenté par le Christ dans sa vie et dans sa mort.

Je crois que l'Eglise est un signe d'espérance au sein de la division et de l'inimitié. Comme minorité dans cette région du monde, nous sommes appelés à être un



Verre de l'amitié après le culte évangélique presbytérien à Zahle au Liban, lieu de naissance de Najla Kassab.

levain qui influence la société. Historiquement, l'Eglise presbytérienne a été un agent de changement et de réforme au Liban. Par exemple, nous avons été les premiers à enseigner les femmes, à une époque où c'était honteux pour une femme d'être scolarisée. Aujourd'hui, c'est honteux pour une femme de ne pas être scolarisée. Le rôle pionnier que nous avons ainsi joué a contribué à façonner l'identité spécifique du Liban dans la région. Je crois que quand le Christ est exalté, une grande puissance divine est à l'œuvre même chez les minorités. Quand il y a cohérence entre ce que nous croyons et la manière dont nous vivons, alors nous ne sommes pas seulement une communauté de foi, mais une communauté de témoignage. Dans ce sens, la consécration des femmes est un acte d'intégrité.

Je crois que l'Eglise qui regarde à Jésus n'a jamais peur. Malgré tous les défis et toutes les menaces qui font partie de la vie au Moyen-Orient, je crois que la foi de l'Eglise se fortifie au sein de la souffrance. Comme Eglise, nous devrions seulement avoir peur de ne pas être à la hauteur de notre vocation.

J'espère que l'Eglise continuera à témoigner de sa foi même quand cela dérange les gens autour de nous. Dans une société multi-religieuse, l'Eglise doit avoir le courage de se réformer continuellement et de prendre des positions prophétiques. C'est ainsi que j'espère voir des femmes consacrées pasteures dans cette partie du monde, et je pense que nous serons surpris des réactions des autres Eglises et religions.

J'espère que les Eglises réformées continueront à être un modèle exemplaire touchant le rôle des laïcs dans l'Eglise. Chez nous, les laïcs jouent des rôles clés dans l'enseignement et la direction de l'Eglise. Je crains que cette identité soit menacée dans notre contexte où les autres Eglises sont organisées hiérarchiquement. Nous devons tenir ferme ce que nous sommes et être une lumière pour les nations.

J'espère que je verrai mon Eglise croître spirituellement. Je crains que souvent, nous soyons tentés de vivre dans le passé au lieu de rechercher le renouveau spirituel pour aujourd'hui. Beaucoup de nos membres sont devenus des chrétiens sociologiques qui fréquentent l'Eglise lors des grandes occasions. Le renouveau spirituel doit rester notre préoccupation.

L'un de nos soucis quotidiens est la paix. L'instabilité quotidienne et les interruptions paralysent nos efforts pour le ministère : pas de planification, pas de vision à long terme. Ceci a conduit bien des chrétiens à quitter le Moyen-Orient. L'émigration chrétienne du Moyen-Orient, surtout des jeunes, est un phénomène sérieux qui mérite l'attention du monde. Nous avons peur que le Moyen-Orient devienne un musée de la présence chrétienne passée, un lieu où l'on visitait les vieilles pierres plutôt que les pierres vivantes. Enraciner les chrétiens dans cette partie du monde, voilà le défi.

La stabilité et la paix restent le pain dont nous avons faim. Ce qui arrive aujourd'hui en Syrie, en Egypte, en Irak et ailleurs ajoute à la confusion. Les gens ont peur de la fragmentation et des divisions, même à l'intérieur d'une même religion.

L'Eglise ici est submergée par les préoccupations et les besoins des gens, auxquels souvent nous ne pouvons pas offrir de vraies solutions. Mais malgré notre faiblesse et nos lacunes, nous essayons d'aider les gens à fixer leur regard sur l'espérance de stabilité et de paix que Jésus seul peut apporter.

Vivre au Moyen-Orient est une épreuve quotidienne pour notre foi, mais sur ce chemin nous sommes fortifiés par le Christ et par toutes les victoires qu'il nous permet de remporter.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARC SCHOENI



Houri Moubahajian-Oghli, enseignante

En quête d'un monde en équilibre

Houri Moubahajian-Oghli.
« Je suis tant attristée de
voir que presque tout dans
le monde a été politisé,
surtout la religion. »

**UNE ENSEIGNANTE DE RELIGION HEUREUSE
ET UNE FEMME DE PASTEUR COMBLÉE. PETITE
INCURSION DANS CE QU'ELLE APPELLE UN
PARADIS LIBÉRATEUR...**

Mon itinéraire de femme? J'ai toujours voulu être enseignante. Enfant, j'aimais jouer à la maîtresse dans une classe imaginaire. C'était même comme cela que je faisais mes devoirs.

Lors de mon inscription à l'université d'Alep, j'ai naturellement choisi une discipline qui m'aiderait à réaliser mon rêve d'être enseignante. Mais à ma surprise, pendant ma deuxième année en faculté de chimie, en 1981, je me suis trouvée dans un contexte ecclésial qui m'a conduite à consacrer ma vie à notre Seigneur Jésus-Christ par l'enseignement.

Après un premier diplôme à l'université d'Alep, j'ai obtenu un diplôme en éducation chrétienne à la NEST, à Beyrouth. J'étais là pendant la guerre du Liban, avec mon mari, Bchara Moussa Oghli, qui étudiait pour obtenir un *Master of Divinity* [ndlr: Master en théologie pour devenir pasteur].

Puis nous nous sommes établis à Alep, en Syrie, notre ville natale. Bchara est devenu pasteur dans l'une des Eglises évangéliques arméniennes et moi femme de pasteur, le paradis pour une femme qui aime enseigner. Mais ce n'était pas aussi facile que je le pensais. J'ai dû me forger mon propre ministère d'enseignement, petit à petit, avec persévérance.

A présent, j'enseigne la religion à tous les degrés jusqu'au baccalauréat dans une école chrétienne, ainsi que l'école du dimanche. Je prends aussi une part active à l'organisation du ministère parmi les femmes dans la paroisse.

Je suis essentiellement une chrétienne traditionnelle. Je crois au Dieu trinitaire, Père, Fils et Saint-

Esprit, et j'adhère aux doctrines chrétiennes de base de la création et de la rédemption. Mais comme éducatrice d'enfants, d'adolescents et de femmes, je me concentre plus sur les récits et les prières dans la Bible. C'est d'ailleurs ce qu'on attend de moi. J'en suis d'autant plus heureuse qu'il y a une ignorance énorme de ces récits et de ces prières et que j'y trouve des ressources inépuisables pour retrouver le message libérateur de notre foi.

Par exemple, les riches interactions d'Abraham et de Sara avec leurs voisins, dans le livre de la Genèse, remettent fortement en question l'étroitesse d'esprit, les préjugés, le rejet des autres. Cela fait partie des grands problèmes que nous devons empoigner. En même temps, ces voisins des patriarches et matriarches de la Genèse sont les habitants originels de ce qui est censé être *la terre promise*: un enjeu doctrinal brûlant.

Dans mon ministère d'enseignement, j'essaie de faire ressortir le message libérateur de notre foi plutôt que d'entrer dans de grands thèmes doctrinaux: je sais qu'ils sont importants. Après tout, ils ont des bases bibliques. Mais en même temps, je constate que le message libérateur de notre foi a été fortement marginalisé de nos jours.

Mon espoir, c'est que des hommes et des femmes de Dieu servent Dieu de manière à permettre à Sa Bonne Nouvelle libératrice de toucher les cœurs et les vies des gens. Je suis tant attristée de voir que presque tout dans le monde a été politisé, surtout la religion. Au nom de Dieu, des gens ont été tués, des pays occupés, des nations divisées.

Mon espoir, c'est que le monde trouve un équilibre où la justice prévaut et la réconciliation se répand. Mon espoir, c'est que chaque enfant de Dieu trouve sa place dans cet immense processus sans fin.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARC SCHOENI



Colette Khouri, écrivain Engagée en humanité

ENTRE LETTRES ET POLITIQUE, L'ITINÉRAIRE
D'UNE CHRÉTIENNE PROTESTANTE DE
CARACTÈRE.

Syrienne jusque dans l'âme, Colette Khouri se révèle courtoise et fraternelle avec le visiteur à l'heure du rituel thé. Parfaitement francophone, cette protestante presbytérienne est la petite fille de Farès Khouri, ancien premier ministre de Syrie en 1946, le premier chrétien chef de gouvernement d'un pays musulman et l'un des fondateurs de l'ONU en 1945. Elle fait référence dans le monde arabe comme romancière et poète, intellectuelle, femme d'action, femme politique. A son actif : deux mandats de quatre ans au Parlement, « hors du parti Baas majoritaire*, dans l'opposition et élue avec des voix de musulmans. », tient-elle à souligner.

Aimée parce que chrétienne

Colette Khoury revendique sans détour son appartenance chrétienne. « Si on m'aime dans ce pays, c'est parce que je suis chrétienne. La Syrie est un pays mosaïque et Damas une oasis avec beaucoup d'eau et de verdure. Hier, des caravanes de partout y ont passé et sont restées. Aussi, aujourd'hui, toutes les religions et modes de vie y restent représentées. » Et d'observer qu'en Syrie, foyer du christianisme, il existe presque plus d'églises que de mosquées, toutes confessions confondues.

La femme chrétienne affirme que la religion est à la base de son éducation. Elle a baigné dans une atmosphère de morale, de progrès, de dépassement intellectuel. Pas une éducation à l'argent, mais une éducation à cette liberté qui mène à l'indépendance d'esprit, à la responsabilité individuelle. « La génération de mon

grand-père chrétien a toujours mis en avant la mère de toutes les qualités : la morale si rare de nos jours. Il suffit de regarder la télévision aujourd'hui pour devenir triste. Retrouver la moralité des gens qui sont partis et l'allier à la mentalité intellectuelle et à la modernité du monde actuel – celle de l'internet entre autres – : voici pour moi le chemin à baliser... »

Changer les choses

La femme politique n'hésite pas à déclarer que ses mandats d'élue vont de pair avec son engagement chrétien. « Cela va de soi. Quand je fais le bien, c'est au nom du Christ. En effet, avant même d'annoncer ce Christ, je dois faire le bien ! » Et au détour de l'entretien surgit l'inévitable sujet politique régional, le conflit Israël-Palestine. « Il est faux de dire qu'il s'agit d'une guerre entre juifs et musulmans. Elle oppose en fait le sionisme – pas les juifs en tant que tels – et les arabes, – c'est à dire les chrétiens et les musulmans côte à côte –. Nous chrétiens, vivons très bien de ce côté de la Méditerranée. Ce ne sont pas les musulmans qui nous persécutent, mais le sionisme... ! »

Au fond, quelle espérance porte en elle Colette Khoury qui, dit-elle, écrit « pour appeler à changer les choses » ? D'un mot, comme un cri, surgit un vibrant appel à plus d'amour dans ce monde agité par cette haine « qui donne la nausée. » Car tout ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui est tellement injuste à ses yeux. « Aimez-vous les uns les autres ! » lance-t-elle. « Vous ne trouvez pas ? »

ALBERT HUBER

Colette Khouri. « Si on m'aime dans ce pays, c'est parce que je suis chrétienne ! »

(*) Parti Baas : parti arabe socialiste créé en 1947 à Damas avec pour but l'unification des différents États arabes en une seule et grande nation.



Nora Carmi. « *L'image de mon père miraculé du génocide arménien me fait croire en l'humanité et me donne le pouvoir de survivre sans rancune, sans haine.* »

Nora Carmi, sociologue et militante associative

Un cri entre amour et désespoir

CHRÉTIENNE PALESTINIENNE D'ORIGINE ARMÉNIENNE, ELLE EST NÉE À JÉRUSALEM QUELQUES MOIS AVANT LA FONDATION DE L'ÉTAT D'ISRAËL EN 1948. AUJOURD'HUI RÉFUGIÉE DANS SA PROPRE VILLE, NORA CARMİ N'A DE CESSÉ D'ÉLEVER SA VOIX NON-VIOLENTE AU SERVICE D'UNE PAIX, DANS LA JUSTICE ENTRE ISRAËLIENS ET PALESTINIENS : LE COMBAT DE SA VIE DEPUIS SOIXANTE-TROIS ANS.

Dans le dédale des ruelles du vieux Strasbourg, elle marque un arrêt soudain au pied de l'imposante cathédrale en grès rose. Elle lève les yeux vers le ciel et quelque part, l'émotion la saisit. « *Le lieu sert-il encore comme église ?* » demande-t-elle alors à l'improviste. Chaleureuse, mesurée, affable, Nora Carmi revendique une triple identité : palestinienne, chrétienne et œcuménique. « *Ma croyance est ce qui me donne une liberté. Je puise l'espoir dans ma foi, au sein d'un peuple qui souffre pour surmonter l'occupation et l'humiliation...* » affirme-t-elle d'entrée. De par son père médecin radiologue, elle se dit aussi héritière du génocide arménien. Sa famille, rescapée du massacre de 1915, est arrivée par miracle jusqu'à Jérusalem. La fille y fréquentera l'institution chrétienne Notre Dame de Sion avant de suivre une formation universitaire de sociologue.

Reconnue au-delà des frontières pour son professionnalisme militant, Nora Carmi ne compte plus ses engagements. A l'Union Chrétienne des Jeunes Filles (YWCA) de Jérusalem pendant 15 ans, elle parcourt le monde pour des actions en faveur de la paix. Engagée

dans la création d'associations au sein de la société palestinienne, elle milite, entre autres, à l'Association de Défense des Femmes de Jérusalem, aux Christian Peacemaker Teams – Équipes d'Artisans de Paix Chrétiens – américains et canadiens, au Mouvement de la Journée Mondiale de Prière où elle représente son Eglise arménienne... Et, le 13 mai 2009, au cours d'une audience spéciale à Bethléem, c'est elle qui s'adresse au pape Benoît XVI au nom de la communauté des chrétiens de Jérusalem. Où puise-t-elle tant d'énergie ? « *C'est l'avenir de mes petits enfants qui me fait tenir. L'image de mon père miraculé du génocide me fait croire en l'humanité et me donne le pouvoir de survivre sans rancune, sans haine...!* »

Mais c'est bien son engagement à Sabeel – le chemin, la source d'eau vive – qui la marquera. Depuis 1993 et jusqu'à sa récente retraite, Nora Carmi s'est dépensée sans compter au sein de ce mouvement œcuménique palestinien de théologie de la libération qui se donne pour mission de lutter pour la justice, la paix et la réconciliation et qui est actif, dans cette perspective, dans un imposant travail de formation auprès des jeunes, des adultes et du clergé chrétien et musulman. Sabeel a tissé des liens au-delà des frontières : des chrétiens se sont rassemblés dans divers pays en groupes d'Amis de Sabeel – dont celui de France constitué en association loi de 1901 en juin dernier. Objectif : entourer matériellement et financièrement les chrétiens minoritaires d'Israël et de Palestine, les encourager spirituellement dans leur foi. « *Concrètement, explique Nora Carmi, mon engagement à Sabeel a consisté à gérer le programme de la communauté des femmes. Des rencontres de formation sociale et spirituelle. Des journées de découverte et de contact avec des groupes aussi bien dans les territoires occupés qu'en Israël. Des visites de réfugiés. Des conférences sur des sujets comme par exemple la résolution 1325 de*



l'ONU sur la protection de la vie sociale des femmes. Des rencontres internationales – en février 2011: «Les défis face aux pouvoirs. Point de vue théologique et biblique.»

Du cœur de Sabeel, en témoin d'un combat qui fait toute sa vie depuis soixante-trois ans, Nora Carmi évoque encore et toujours sa chère ville de Jérusalem, «la ville de la paix» pour tous les croyants des trois religions monothéistes présentes. *«Ce concept est vide de sens pour le petit Palestinien qui ne peut pas circuler librement pour respirer cette paix et s'amuser à son aise comme le petit Israélien. Il est vide de sens pour la vieille dame palestinienne qui se voit refuser l'accès dans la vieille ville pour aller prier à la mosquée durant le mois de Ramadan. Il est vide de sens pour le Palestinien qui se voit humilié devant ses petits-enfants et ses arrières petits-enfants par un jeune soldat Israélien en uniforme.»*

Comment tendre vers l'improbable réconciliation? *«Encore et toujours par le dialogue. Celui pour les droits de l'homme, pour la démilitarisation, pour un futur Etat avec un seul peuple et deux religions... Pour ce faire, Sabeel est en contact permanent avec les groupes de paix israéliens, le mouvement des «Femmes en Noir» – né à Jérusalem en 2002 –, un bon nombre de rabbins... Un dialogue qui passe aussi indirectement par des projets de travail volontaire : nettoyage de cimetières, plantation d'arbres, aide durant la récolte des olives...D'autre part, par des concessions réciproques. Pour les Palestiniens, accepter – et cela est fait par la force des choses – un Etat sur 22% de la totalité de leur territoire de 1948. Pour les Israéliens, reconnaître leur responsabilité dans ce qui est arrivé en 1948 en admettant le droit des Palestiniens au retour, même si la majorité des Palestiniens ne retourne-*

ront pas au pays. Des deux côtés, marcher sur la voie de la non-violence. Cela veut dire, pour Israël, le gel complet des colonies, la fin de l'occupation. La paix est à ce prix pour l'Etat juif. Et pour la Palestine, c'est d'abord le retour à l'unité de son peuple et, pour ses groupes extrémistes, le renoncement, non pas au droit de vivre, mais à toute forme de violence.»

En 2011, pour Nora Carmi, l'histoire ne fait que continuer à se répéter et la Jérusalem moderne ressemble en beaucoup à celle du temps des prophètes et celle du temps de Jésus. En effet: *«les colons chassent les «locaux» de leurs maisons et les autorités s'emparent de leurs propriétés, jettent les innocents en prison, détruisent les maisons des gens sans défense et construisent des murs de séparation.»* Et demain? Quel sort pour cette population meurtrie sur une terre à feu et à sang depuis trop longtemps? Nora Carmi conclut: *«notre avenir et notre existence dépendent beaucoup de notre désir et de notre résolution de vivre côte à côte. De deux choses l'une: soit nous poursuivons le cercle vicieux actuel qui mène tout droit au chaos, soit nous adoptons un mode de vie basé sur le respect des lois internationales, défiant ainsi toute velléité de monopolisation de ces lois et aussi tout caprice de fanatisme religieux, quel qu'il soit...»* Elle ne baissera donc jamais les bras même si, à vue humaine, l'espoir reste frêle. Tout simplement parce que ses convictions de Palestinienne chrétienne lui donnent une espérance qui porte au-delà du réalisme. Il n'est pas encore trop tard pour elle: avec son bâton de pèlerin à la main, c'est bien la raison de sa présence à l'ombre d'une cathédrale sur l'autre rive de la Méditerranée...

ALBERT HUBER

«L'improbable réconciliation passe encore et toujours par le dialogue en vue d'un futur Etat avec un seul peuple et deux religions...» En Cisjordanie: des femmes palestiniennes chrétiennes et musulmanes à Bethléem.



Hanibella Badal Warda. « Les chrétiens d'Europe ne nous connaissent pas, et en plus, ils n'acceptent pas les étrangers, alors que les iraniens, eux, les aiment et les acceptent ! »

Hanibella Badal Warda, interprète S'encourager les uns les autres

LE FRANC-PARLER D'UNE JEUNE ÉTUDIANTE EN LANGUES TOUTE FRAÎCHE ÉMOULUE DE L'UNIVERSITÉ DE TÉHÉRAN ET À LA RECHERCHE DE SON PREMIER EMPLOI.

Hanibella, qui êtes-vous ?

Je suis membre de la paroisse St-Thomas protestante de langue assyrienne de Téhéran¹, ma mère est une conseillère presbytérale – elder – ici, je viens de finir mes études. Je n'ai pas encore trouvé de travail, mais je cherche. Ma formation est une formation de traductrice français-farsi² et farsi-français.

Vous êtes orientée vers les langues étrangères, étiez-vous déjà à l'étranger ?

En plus du français, je dois parler trois langues, l'assyrien, l'arménien et le farsi, mais je n'ai été qu'une dizaine de jours à l'étranger, à Chypres, pour être précise. Cela a pu avoir lieu grâce à l'église, c'était pour une conférence chrétienne.

Les européens pensent que les iraniennes doivent se sentir doublement opprimées, du fait d'être en Iran et d'être une femme. Que leur répondez-vous ?

Je leur dis : venez voir comment cela se passe ! Les choses ne sont pas comme vous les imaginez ! Les règles pour les vêtements qu'il y a ici ne sont pas vraiment un problème pour nous. Mais je veux bien croire que la vie pour les européennes est plus facile que pour nous.

Et être chrétienne, cela rend-il la vie plus difficile ? Par exemple, pour trouver du travail ?

Oui, car nous ne sommes pas dans la même culture que les musulmans, qui sont majoritaires, alors oui, c'est parfois difficile. Je cherche du travail depuis deux mois, et n'en ai pas trouvé. En principe, j'ai les mêmes chances, mais je ne peux travailler pour le gouvernement ou pour

des entreprises liées au gouvernement. Mais je pense que je trouverai une place !

Peut-on parler de persécution des chrétiens ?

Non ! les chrétiens étaient là bien avant la Révolution, et ils peuvent vivre en tant que chrétiens. Mais c'est sûr que le gouvernement islamique ne peut pas accepter que des musulmans deviennent chrétiens. Il n'y a pas de liberté religieuse dans le sens où vous l'entendez !

Qu'auriez-vous à dire à de jeunes chrétiens en Europe ?

Les jeunes européens vivent plus tranquillement que nous, et je crois qu'ils ne peuvent comprendre les chrétiens du Moyen Orient. Bien sûr, nous avons beaucoup de problèmes, mais ces problèmes nous rendent plus forts. Pour être et rester chrétiens, nous devons nous retrouver toutes les semaines au culte. Car il nous faut nous encourager réciproquement, rester proches les uns des autres. Les grandes fêtes nous permettent aussi cela. Nous connaissons la vie des chrétiens en Europe par tous les programmes de télévision : ils ne semblent pas très soucieux. Ils ne nous connaissent pas, et en plus, ils n'acceptent pas les étrangers, alors que les iraniens, eux, les aiment et les acceptent ! J'ai un ami qui est marié à une femme française, et a habité pendant 10 ans en France. Puis il est revenu en Iran : il ne s'est jamais senti vraiment accepté là-bas.

Comment voyez-vous votre avenir ?

Pour moi, je ne vois pas mon avenir en Iran. Ici, la situation économique est difficile. De plus, il est difficile de trouver un conjoint de la même religion et de fonder une famille, un mariage avec un musulman n'est pas envisageable ni acceptable... Et il y a beaucoup d'assyriens aux USA...

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS WILD

(1) Le synode évangélique iranien regroupe les communautés arménienne, assyrienne et farsi protestante d'Iran : en tout, 5 paroisses (à Téhéran et Ourmia) et plusieurs annexes.

(2) Le farsi ou perse est la langue officielle de l'Iran.



Fereshteh Sepehr, universitaire « J'aime les chrétiens et les musulmans ! »

QUAND UNE PROFESSEURE ET SES ÉTUDIANTES MUSULMANES SE METTENT LIBREMENT AU SERVICE DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE PRESBYTÉRIENNE DE TÉHÉРАН...

Que faites vous dans la vie ?

J'enseigne les sciences de l'information et de la bibliothèque à l'Université de Téhéran. Je suis diplômée dans ce domaine.

Comment en êtes vous venue à aider cette bibliothèque à se reconstruire ?

Une collègue était à la recherche d'un livre. Elle était allée voir le pasteur Sargez pour lui demander s'il pouvait l'aider à le trouver. Celui-ci lui a montré ce qui restait de la bibliothèque : des cartons de livres tout poussiéreux, pas rangés, dans une salle en piteux état. Elle lui a demandé si cela l'intéressait de rencontrer quelqu'un qui pourrait remettre cette bibliothèque sur pied. Il a répondu oui ! Cette collègue m'a demandé si je voulais bien intervenir. J'ai relevé le défi, et voilà !

Et alors ?

D'après le pasteur, il s'agissait de livres intéressants, même précieux, pour l'essentiel en anglais. Au début, nous travaillions avec un ordinateur primitif et un logiciel très basique et dans une petite salle. J'ai fait réaliser cette remise en état par mes étudiantes, qui pouvaient ainsi faire des travaux pratiques dans le domaine de leurs études.

Le pasteur nous disait toujours qu'il n'avait pas de moyens ! Il nous a fallu plusieurs classes d'étudiantes pour réaliser le travail ! J'ai aussi pu négocier un prix très intéressant auprès d'une entreprise de logiciels pour disposer d'un outil informatique professionnel à un prix très bas, et en obtenant aussi des facilités de paiement.

En nous connectant directement sur la bibliothèque du congrès américain aux USA, nous avons pu trouver les

références des livres et les classer correctement. Cette connexion est toujours disponible par internet.

Cela ne pose-t-il pas de problème pour des étudiantes de réaliser de tels travaux pratiques ?

Non, les autorités universitaires étaient au courant, les fiches pour les stages pratiques sont visés par l'administration ! Cela ne les a vraiment pas dérangées.

Vous êtes musulmane : cela ne vous gêne-t-il pas de rendre ainsi service à des chrétiens ?

J'aime les chrétiens et les musulmans ! Cela ne fait rien si des compatriotes ont une autre religion, du moment que ce sont des gens qui croient en un seul Dieu. Ceux qui ont du savoir, croient que l'entraide rendra le monde meilleur ! Toutes les religions ont le même message positif : devenir, être une bonne personne, et alors vous serez toujours heureux et vraiment bons.

Vous avez visiblement un grand intérêt pour les livres...

Oui, j'aime les livres, particulièrement les romans et la poésie... et je déteste ceux qui ne lisent jamais de livres : lorsqu'on ignore les livres, c'est comme si ces livres n'existaient pas, c'est comme s'ils étaient brûlés. En Iran, on aime les livres, il y a eu hier une grande exposition de livres à Téhéran, et de nombreux éditeurs étaient présents.

En Europe, on pense souvent qu'une femme dans un pays islamique ne peut être heureuse. Vous sentez-vous être une femme opprimée ?

Je ne suis pas malheureuse, j'aime mon pays ! Bien sûr, nous devons obéir à d'autres lois qu'en Europe, mais il y a des contraintes et des restrictions dans tous les pays. Et pouvoir exercer un métier intéressant donne beaucoup de satisfactions...

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS WILD

Fereshteh Sepehr « *Ceux qui ont du savoir, croient que l'entraide rendra le monde meilleur !* »



Rakel Dink. « Avec nos enfants, je porte les mêmes espoirs que portait Hrant de son vivant. Ceux pour une Turquie meilleure, un état qui reconnaisse la dignité et la mémoire de toutes ses minorités ».

ARMÉNIENNE, TURQUE ET PROTESTANTE, RAKEL DINK EST LA VEUVE DE HRANT DINK, JOURNALISTE ARMÉNIEN DE TURQUIE, MILITANT POUR LA RECONNAISSANCE DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN DE 1915 ET POUR LA RÉCONCILIATION TURCO-ARMÉNIENNE, ASSASSINÉ À ISTANBUL EN 2007. ENTRETIEN.

«... **O**ui, je peux me voir dans l'inquiétude et l'angoisse d'une colombe, mais je sais que dans ce pays les gens ne touchent pas aux colombes. Les colombes peuvent vivre en plein cœur des villes, au plus chaud des foules humaines. Non sans crainte évidemment, mais avec quelle liberté! » a écrit Hrant Dink, 53 ans, la veille de son assassinat en plein cœur d'Istanbul, par un jeune chômeur ultranationaliste turc de 17 ans, devant le siège de l'hebdomadaire Agos, seul journal bilingue de Turquie dont il a été le rédacteur en chef depuis 1996. Arménien de Turquie, il a payé de sa vie son combat exemplaire pour le rapprochement des deux peuples et des deux pays. Pas moins habité par la mémoire de l'horreur du génocide arménien de 1915 – encore et toujours réfuté par les Turcs – que par le souci de désamorcer les résistances de ceux qui la nient, il s'est donné pour priorité le changement des mentalités, la lente et urgente conquête de la démocratie aux côtés de la communauté arménienne réduite à 60 000 personnes restant en Turquie. Initiant un ton, une posture, il a refusé de bout en bout de céder le terrain de l'avenir à celui de la méfiance et de la peur. La voix de Dink reste plus actuelle, plus vivante que jamais. En marge de l'AG de l'ACO Fellowship d'Istanbul en octobre 2010, le Levant a réalisé un long entretien avec Rakel Dink, la veuve de Hrant. Elle qui a confié, le 19 janvier 2007, devant le cercueil de son époux et une foule de 100 000 personnes en deuil – lors de

Rakel Dink, mère au foyer « Nous sommes tous arméniens ! »

l'une des plus immenses manifestations de ces dernières décennies dans la métropole du Bosphore – qu'il lui « a accordé d'être l'archer de son violon. Aujourd'hui notre silence à tous va générer une immense résonance. Aujourd'hui est le début d'un jour nouveau où la lumière va surgir des ténèbres... » Hrant et Rakel, nés dans un milieu très modeste, ont grandi tous deux en orphelinat et sont issus de la paroisse protestante arménienne de Gedik Pasa, quartier populaire du vieil Istanbul.

Trois ans déjà depuis le drame...

De par le monde et depuis sa mort, le cas de mon mari touche l'opinion. De multiples organisations arméniennes et autres ont décerné des prix à l'action de Hrant en faveur des droits de l'homme et de la liberté d'expression. Du Cap à l'Espagne, de Buenos Aires à l'Italie, de Marseille en Californie, on s'est pris d'intérêt pour sa vie et son oeuvre. Ces dernières trois années, j'ai répondu à nombre d'invitations dans le cadre de la Fondation Hrant Dink...

Ma vie aujourd'hui

La vie continue. Avec Delal et Séra, nos deux filles, et Arat notre fils, nous portons les mêmes espoirs que portait Hrant. Ceux pour une Turquie meilleure, un état qui reconnaisse la dignité et la mémoire de toutes ses minorités. Nous gardons en tête le slogan lancé par l'immense foule dans les rues d'Istanbul lors de ses funérailles : « Nous sommes tous Hrant Dink, nous sommes tous arméniens ! » ...Hélas, depuis lors, le procès des assassins est pris très à la légère et notre entourage ne croit plus en la justice turque : aucune lumière n'est en vue à ce jour. La justice ici demande beaucoup de courage. Et la Turquie est un pays où personne ne s'excuse jamais. S'exprimer en langue kurde est interdit politiquement. Être chrétien est un autre obstacle. Comme citoyenne turque, j'ai à faire face à diverses discriminations sociales et politiques en raison de mon origine arménienne et de mon christianisme.



Culte évangélique arménien dans la paroisse de Bera fondée en 1846 à Istanbul. [à gauche: le pasteur turc Sona Ozpenbe] Rachel et Hrant Dink ont grandi et se sont rencontrés dans la communauté évangélique arménienne de la métropole turque.

Quitter la Turquie

En effet, il serait facile de conclure ainsi : ils ont tué mon mari, je laisse tout et je pars. Je ne le peux pas pour deux raisons. Aux côtés des miens je veux continuer là où Hrant a laissé les choses. Et nous, sa famille, nous voulons honorer sa mémoire. Il y a beaucoup de gens qui vivent l'injustice dans ce pays. En restant nous leur donnons espoir quelque part. Il y a peu j'ai croisé deux turcs à Orly. Ils m'ont dit : « Ne quittez pas notre pays, nous vous aimons beaucoup... » Non, je ne peux pas laisser tomber le combat... Dieu ne m'a pas donné un esprit de victime. S'il m'a vêtu de cet habit, c'est pour que je le porte avec dignité. Et que je devienne exemplaire en tant que chrétienne, arménienne, citoyenne de ce pays.

Mon espoir au quotidien

Je crois en un pays qui respecte les droits de l'homme, un pays plus juste. Quoiqu'il en soit, sur n'importe quel sujet, c'est la justice qui est à mettre en avant. En chaque homme il y a une part de juste et une part de manquement, qu'il soit alevi, kurde, assyrien, turc... Ces derniers ne sont pas les seuls dans ce pays. Et mon combat n'est pas seulement arménien, je ne suis pas minoritaire, je suis une citoyenne turque. Par ailleurs, à chaque instant, il y a des gens qui meurent dans le monde. A nous d'en parler, d'alerter nos semblables, de sortir les dossiers hors des tiroirs des bureaux, de les diffuser autour de nous.

Un message à lancer aux générations futures...

Aux jeunes d'aujourd'hui, j'ai envie de dire que ce qu'ils voient et apprennent autour d'eux est une chose. Une autre chose est de rechercher au-delà : il y a toujours plus à trouver dans l'Histoire pour mener le combat pour la vérité et le droit. Qu'ils ne se satisfont pas de ce qu'ils savent déjà : dans tous les cas, il est toujours possible d'aller bien plus loin sur le chemin de l'espoir...

PROPOS RECUEILLIS PAR ALBERT HUBER

« Turcs et arméniens, nous avons vécu très longtemps ensemble sur ces terres. Nous avons une mémoire commune. Cette mémoire commune, nous l'avons divisée en mémoires monophoniques. Nous ne jouons, les uns et les autres, que les accords que nous connaissons. Pourquoi ne pourrions-nous pas reconstruire notre mémoire commune en transformant le monologue en dialogue ? »

Hrant Dink, Deux peuples proches, deux voisins lointains, éd. Actes Sud

Retrouvailles d'anciennes camarades de classe sur les hauteurs d'Istanbul.
« Rechercher au-delà : il est toujours possible d'aller bien plus loin sur le chemin de l'espoir... »



Tamar Karasu. «*Les turcs sont encore très hésitants à acheter une Bible, surtout quand on peut être vu par une troisième personne.*»

Tamar Karasu, bibliste Dans les cœurs plus que dans les pierres...

ELLE EST LA SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE TURQUE. SON ACTION DE CADRE EST AU CŒUR DES ENJEUX ET DES TENSIONS POLITIQUES ET CULTURELLES SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

L'Union des Eglises Evangéliques Arméniennes a deux paroisses à Istanbul, dont la toute première paroisse de cette Union d'Eglises! C'est la raison pour laquelle l'ACO tient parfois ses réunions à Istanbul, rencontrant par deux fois Tamar Karasu en 2006 et en 2010. Cette cheville ouvrière de la Société biblique en Turquie, arménienne orthodoxe formée dans les écoles catholiques – et pratiquant un excellent français grâce à cela – avait initialement une formation de gestionnaire pour le tourisme. Mais lorsque son évêque lui a demandé de répondre à l'appel de la société biblique, elle n'a pas hésité à répondre oui... sans trop savoir à quoi elle s'engageait: «*Je n'avais aucune idée du travail de la Société biblique jusqu'à ce que l'on me propose de postuler au poste de Secrétaire général. Je ne m'attendais pas à être choisie: âgée seulement de 27 ans, femme, et sans formation théologique! Je disais au Seigneur "Que ta volonté soit faite". J'ai finalement été choisie!*»

Le siège de la société biblique en Turquie est difficile à trouver: il n'y a pas d'inscription sur le bâtiment, et aucune sonnette n'indique qui habite ces bureaux. S'il y a de nombreuses églises en activité à Istanbul, en général, elles sont cachées derrière des murs. Même la cathédrale qui a reçu le pape est difficile d'accès!

Tamar nous avait parlé en 2006 de la difficulté à simplement exposer des bibles dans des foires aux livres. L'unique lieu de vente avait été à plusieurs reprises incendié. En janvier 2007, nouveau coup dur pour les chrétiens de Turquie: le journaliste chrétien arménien Hrant Dink, connu pour sa militance, revendiquant une identité turco-arménienne, est assassiné avec des complicités de très haut rang. [lire pages 18-19] Et d'autres assassinats suivent: des évangélistes, un prêtre catholique...

Tamar nous dira à quel point ces actes odieux l'avaient traumatisée. Elle fera état de ses questions: y avait-il une place pour elle, pour les chrétiens dans ce pays si les meilleurs d'entre eux risquent leur vie uniquement du fait de leur religion? Après une nuit de doute, où la tentation d'émigrer a sûrement déployé sa séduction, sa décision était prise: célibataire, sans famille, elle était à sa place ici, elle ne mettait que sa vie en danger par son travail. Et elle a poursuivi sa mission.

Tamar n'a pas changé entre 2006 et 2010, mais la situation en Turquie, elle, a évolué. Cela se voit à des détails: tous les édifices chrétiens comportent maintenant une vidéo surveillance. Toute atteinte des lieux ou des personnes sera enregistrée. Le gouvernement du parti islamique, pour des raisons variées, veille à la liberté du culte des chrétiens avec un peu plus de zèle que le parti nationaliste! La pression des instances politiques de l'Europe joue un rôle certain dans ces évolutions!

Le nationalisme turc est ombrageux: certains courants plus nationalistes qu'islamistes voudraient éradiquer tout l'héritage chrétien, et c'est en leur sein que surgissent ces jeunes assassins de missionnaires ou de chrétiens. Tamar dit sans panique recevoir régulièrement des menaces... aussi dès que l'islam est humilié en Europe, par telle caricature ou interdiction des minarets. Mais dans une interview accordée à nos amis de *Réforme*, Tamar raconte qu'elle peut vraiment maintenant faire appel à la protection de la police!

Tamar et la société biblique débordent de projets, dans un pays comptant moins de 1% de chrétiens. La traduction de l'Ancien Testament en langue kurde. La création d'un site internet «*Les turcs sont encore très hésitants à acheter une Bible, surtout quand on peut être vu par une troisième personne. Aussi nous vendons la Bible en ligne, sa lecture et son écoute sur notre site.*». Visites régulières des Facultés islamiques pour des échanges avec des étudiants et des professeurs...

Grâce à Tamar et à bien d'autres, la Turquie, où l'apôtre Paul a déployé une grande partie de son activité, ne perd pas complètement cet héritage, qui doit s'inscrire d'avantage dans les cœurs que dans les pierres.

THOMAS WILD



Sœur Marie-Venise, directrice d'orphelinat « Que va-t-on manger demain ? »

DANS LE QUARTIER POPULAIRE DE RHAMRA AU CŒUR DU VIEUX CAIRE, UNE RENCONTRE AVEC UNE FEMME DE CŒUR ET DE FOI QUI VEILLE AU QUOTIDIEN SUR L'EXISTENCE DE 90 JEUNES FILLES TOUT EN BAS DE L'ÉCHELLE SOCIALE DE LA GROUILLANTE MÉGAPOLE ÉGYPTIENNE.

Une sœur catholique qui gère un orphelinat protestant : l'orphelinat Fowler ? Ca sort de l'ordinaire. Et le pasteur *Soleiman** l'a tout de suite compris en la voyant : Sœur Marie-Venise est une égyptienne qui sort de l'ordinaire !

Dans sa jeunesse, Sœur Marie s'engage dans la congrégation des sœurs du sacré-cœur. En Égypte, cette communauté a une mission éducative et gère des écoles bilingues réputées. Sœur Marie a ainsi étudié de longues années le français, passé deux diplômes en Management avant de faire un DEA en sciences de l'éducation à Paris. C'est une femme de foi, avec des compétences éducatives, une grande intelligence, une sacrée force de caractère et une ouverture sur le monde, que j'ai rencontrée de septembre 2009 à juin 2010 au Caire.

Il y a plus d'une dizaine d'années de cela, le pasteur la croise dans une réunion œcuménique. Il lui lance un appel pour la gestion d'un orphelinat protestant. En effet, qui pourrait être aussi disponible qu'une religieuse pour ces filles ? L'appel fait son chemin. Elle prendra une année sabbatique pour y réfléchir puis sautera le pas : « j'ai reçu cet appel, c'est que le Seigneur a besoin de moi là-bas » m'a-t-elle confiée. Ce ne fut pas facile pour ses sœurs et sa communauté de la quitter, mais elles l'ont soutenue dans son projet et gardent le lien.

Et cela fait douze années que Sœur Marie gère cette maison, main dans la main avec son ami le pasteur.

Quel beau signe d'œcuménisme, n'est-ce pas ? Construire ensemble ce monde meilleur qui vient. Et le pasteur ne s'est pas trompé !

Au départ, il n'y avait qu'une douzaine de filles et quelques pièces. Aujourd'hui la maison s'est considérablement agrandie et accueille 90 filles. *Sister Marie* ne fait pas que gérer cette maison, mais elle y vit au quotidien et s'occupe de ses filles comme si elles étaient ses propres enfants. Elle veut le meilleur pour elles, et les filles le savent bien. Elle veille à ce qu'elles aient non pas simplement le minimum pour vivre, mais l'excellence. Elle saisit chaque occasion pour donner une opportunité de plus à ses résidentes. Le résultat : une maison avec des filles reconstruites, qui ont retrouvé leur dignité et qui disposent de ressources pour espérer un avenir meilleur. C'est une éducatrice hors pair qui participe à la construction personnelle et à l'éducation morale, religieuse et scolaire de ses filles. C'est sa force : c'est une femme battante qui n'abandonne jamais, surtout quand c'est pour le bien de ses filles ! Mais sans la confiance en Dieu, elle n'en serait pas là. Elle raconte souvent, qu'à ses débuts dans cette maison, elle était très inquiète du lendemain : « que va-t-on manger demain ? Comment vais-je subvenir à tous leurs besoins ? ».

Et puis d'année en année, elle a fait l'expérience de ce Dieu proche qui l'accompagne au quotidien. Cette confiance vainc chaque jour un peu plus ses craintes et lui permet d'aller toujours de l'avant, vers de nouveaux projets pour et avec ses filles ! « A la grâce de Dieu » est un refrain qu'elle entonne très souvent. La rencontrer, c'est forcément être touchée par la foi de cette femme et faire un bout de chemin avec elle sur notre chemin vers Dieu.

AGATHE DOUAY

*pasteur, ancienne envoyée ACO
à l'orphelinat Fowler du Caire*

Sœur Marie et ses filles dans une calèche, lors de vacances à l'oasis de Siwa en Égypte, en février 2010.

(*) pasteur égyptien de la paroisse de Faggala au Caire et responsable légal de l'orphelinat, œuvre sociale de la paroisse

Arméniennes, palestiniennes et égyptiennes

Etre une femme au Moyen-Orient



A Erevan, capitale de l'Arménie « Les jeunes arméniennes ressentent un besoin énorme d'émancipation, portent talons hauts et minijupes... »

AU QUOTIDIEN, DANS LEUR RAPPORT AUX AUTRES, AVEC LEUR MARI, COMMENT CELA SE PASSE-T-IL ? TROIS ENVOYÉES FRANÇAISES PARTAGENT LEURS VUES SUR LA VIE DES FEMMES QU'ELLES ONT CROISÉES EN ARMÉNIE, EN ISRAËL-PALESTINE ET EN EGYPTÉ. DES RÉALITÉS PLUTÔT VARIÉES.

Les Arméniennes sont des battantes

Florence Blondon, pasteur de l'Eglise réformée de l'Etoile à Paris, 55 ans

De ses origines, Florence Blondon est Arménienne pour moitié. « Issue de la diaspora turque », précise-t-elle. Ces dernières années, elle a sillonné l'Arménie à plusieurs reprises, notamment en tant que vice-présidente de l'association Solidarité Protestante France-Arménie avec laquelle elle a accompagné des voyages de groupes*. Dans ce pays à majorité chrétienne, « on peut dire à 99% », la situation des femmes se révèle extrêmement différente qu'ailleurs au Moyen-Orient. Soixante-dix ans de communisme, cela laisse des traces ! La gent féminine a occupé longtemps des postes influents. « D'une façon générale, la population arménienne est très éduquée, explique Florence Blondon. Les gens naissent bilingues, ils parlent arménien et russe, puis apprennent d'autres langues, à commencer par l'anglais. Les femmes poursuivent de hautes études :

certaines sont professeures, beaucoup choisissent la médecine au point que, en Arménie, trois quarts des médecins sont des femmes. »

Les diplômés ne permettent pourtant pas souvent de s'épanouir professionnellement. Les salaires restent bas, le taux de chômage avoisine 40%, mafia et corruption sont monnaie courante. « Pour les femmes, il n'y a aucun débouché. Rien. » S'il y a du travail, c'est le plus souvent dans le secteur manuel et dans le bâtiment. « On s'aperçoit que les jeunes femmes éduquées n'épousent pas facilement des hommes au niveau d'éducation inférieur au leur, remarque Florence. Si elles ne rencontrent personne, elles préféreront rester célibataires. D'une façon générale, les Arméniennes font peu d'enfants, y compris dans les campagnes. » Très actives, elles ressentent un besoin énorme d'émancipation, portent talons hauts et minijupes. « Elles n'ont souvent qu'une envie : partir, constate Florence Blondon. Etudier en France souvent, s'y marier. Une fois en Europe, ces femmes fortes et battantes s'accommodent d'ailleurs très bien de notre mode de vie. »

Les Palestiniennes possèdent un vrai sens de l'hospitalité

Carole Perez-Pinard, pasteur luthérien à Strasbourg-Koenigshoffen, 29 ans

Durant trois mois, Carole Perez a vécu à Jérusalem à l'Ecole Biblique et Archéologique Française de Jérusalem et à l'Institut de Théologie Francophone. Carole y a vécu des contacts forts avec les femmes, qu'elles soient expatriées ou pas. « Il y a un réel esprit d'ouverture, une envie de partager du vécu... Un véritable sens de l'hospitalité, ce qui m'a, je crois, le plus touchée. Les hommes avaient un regard plus distant : l'image assez péjorative de la femme occidentale était présente, surtout lors de mon séjour en Egypte et en Jordanie. »

Parmi les belles rencontres, il y a Hélène, une jeune chrétienne arabe vivant avec sa famille à Jérusalem et mariée à un français, Antoine. Issue d'un milieu aisé, Hélène suit des études de tourisme et enseigne



parallèlement le français dans une école de Jérusalem. Elle maîtrise l'arabe et l'hébreu couramment et se déplace volontiers à l'intérieur de Jérusalem et dans les territoires palestiniens. Une femme qui a marqué Carole. « *Hélène a le courage de ses opinions et l'envie de dénoncer la condition de vie insupportable des Palestiniens au quotidien.* »

Vivre hors des frontières israéliennes ne simplifie pas forcément les choses. « *Hélène a une sœur en Jordanie que j'ai rencontrée: elle est mariée à un Jordanien et a un enfant. Ils ne peuvent malheureusement pas venir aussi souvent qu'ils le souhaitent en Israël, les passages à la frontière étant limités.* » Une réalité difficile à vivre pour les deux sœurs et leurs proches. Ce séjour en Israël a touché le pasteur français. « *Une expérience de vie à Jérusalem ne peut pas vous laisser neutre, surtout si vous allez voir ce qui se passe de l'autre côté du mur.* » Les contrôles incessants, l'agressivité aux check points de la part de l'armée israélienne, les heures de passage à respecter... « *Il y n'y a pas de dialogue possible dans le quotidien, même si par ailleurs des initiatives de paix interreligieuses existent, mais la paix ne se ressent malheureusement pas au quotidien.* »

Dans les milieux populaires, la femme appartient à son mari

Cécile Cassassus, psychologue de Haute-Savoie, 34 ans

C'est sous la bannière de la DCC – Délégation Catholique pour le coopération – que Cécile Cassassus est actuellement engagée pour deux ans en Egypte à l'orphelinat Fowler du Caire, partenaire de l'ACO. Interview.

Quels rapports avez-vous avec les femmes que vous côtoyez ? Et avec les hommes ?

D'une manière générale, les Egyptiens se montrent très accueillants. Les rapports avec les femmes sont le plus souvent cordiaux, dans le sens où nous sommes « du même bord » : nous vivons dans une position différente de celle des hommes. Leur regard sur nous diffère. Pour apprendre à se faire respecter, il convient souvent de suivre les règles locales – habillement « décent », attitude adéquate comme ne pas répondre dans la rue et apprendre quelques mots d'arabe. Les occidentales véhiculent une image de femmes très facilement abordables avec lesquelles il n'est pas nécessaire d'être correct. Pour les gens du monde arabe qui vivent une sexualité cadrée et uniquement dans le mariage, les occidentaux sont des gens de peu de vertu au mode de vie très centré sur eux-mêmes. Connaître leurs codes permet de vivre avec eux en évitant le choc culturel. Personnellement, je n'ai guère de problème.

Comment vivent les femmes que vous côtoyez ?

Les femmes que je côtoie appartiennent pour la plupart à un milieu très populaire. Elles subissent donc davantage leur culture que celles qui vivent dans un milieu plus aisé, moins enclin à suivre les « règles ». La femme « appartient » à son mari, souvent un cousin germain avec lequel négocier la dot aura été relativement aisé. La femme se doit de faire « tourner la maison » et de s'occuper des enfants. Son mari doit donner son accord pour qu'elle puisse visiter sa famille ou faire des activités dans un autre cadre que celui d'aller faire le marché. Ceci est d'autant plus valable pour les femmes musulmanes mais reste vrai pour les chrétiennes. Le premier rôle de la femme est de donner naissance à des enfants, un garçon au moins. Si ceci est vrai dans le milieu populaire, cela l'est un peu moins dans la classe moyenne, et plus du tout dans le milieu fortuné. N'allez pas croire que les choses soient faciles pour l'homme, malgré les apparences. Il est responsable financièrement de sa femme, de ses enfants et de la maison. Et, souvent, il n'a pas non plus choisi son épouse...

En Égypte, les mariages interreligieux sont-ils fréquents ?

Non. Quand il y en a, ils causent beaucoup de difficultés au couple et à leur famille respective. Une musulmane n'aura pas le droit d'épouser un chrétien à moins qu'il ne se convertisse. Dans le cas inverse, un musulman peut épouser une chrétienne mais les enfants seront musulmans. Ceci crée de gros conflits au sein des communautés. Les personnes qui se convertissent sont souvent rejetées par leurs proches. La religion est inscrite sur la carte d'identité, le nom est à consonance religieuse, c'est une part énorme de l'identité de la personne ici.

Pensez-vous que la fin du régime Moubarak va modifier la vie des Égyptiennes ?

Je l'espère. Inch'Allah, à la grâce de Dieu, comme on dit ici. Il est beaucoup trop tôt pour répondre à cette question mais il y a eu un éveil, un espoir nouveau et la jeunesse est forte.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIANE PITTET

DM - échange et mission

(*) L'ACO participe à l'organisation d'un voyage en Arménie du 23 au 30 avril 2012. Voyage à caractère œcuménique, culturel et humanitaire. Coût : 1450 €. Inscription auprès de Solidarité Protestante France-Arménie : 01 47 35 30 23.

Dans les environs du Caire. « *Depuis le départ de Moubarak, il y a eu un éveil, un espoir nouveau et la jeunesse est forte en Egypte.* »



Nour, Salam et Rana, trois femmes coptes du Mokattam au Caire. Elles pleurent leur vieux père dans le silence de la cathédrale copte orthodoxe de la Vierge Marie et de Saint-Simon le Tanneur. Le deuil qu'elles portent en elles est à l'image de celui de toutes leurs sœurs et de tous leurs frères chrétiens quelque part entre le Nil et l'Euphrate.

Là-bas, il arrive soudain que des crucifix baignent dans le sang, que des prêtres et leurs fidèles soient massacrés, que des églises soient incendiées. Elles sont d'une violence inouïe, ces images régulièrement à la une des médias.

Et nous ne pouvons rester silencieux, car nous avons noué un lien fragile mais confiant avec quelques amis chrétiens en survie sur l'autre rive de la Méditerranée. Ils représentent encore quelques 10 millions de croyants, victimes collatérales ou expiatoires d'un conflit sans fin aux multiples facettes. Abcès israélo-palestinien et cancer islamiste, simplisme américain et lâcheté européenne, dégradation sociale et corruption politique.

En chemin vers l'Avent et la journée de la Règle d'Or, sous les regards dignes et graves de Nour, Salam et Rana, tous les chrétiens qui résistent d'Alexandrie ou du Caire à Bagdad en passant par Iskenderun, nous expliquent en lettres de sang ce que veut dire espérer contre toute espérance. Ils portent cette précieuse espérance à bout de bras, là où il le faut, c'est à dire au cœur du désespoir. Et comme il faut, c'est à dire désarmée devant le terrorisme aveugle, visionnaire face au chaos de la violence. Parce qu'au plus haut des cieux, au milieu de toutes les détresses, une étoile brillera dans quelques jours sur une étable de Bethléem en Palestine...

Albert Huber